



Congrès pancanadien de partage des compétences
Rencontre avec Melissa Mollen Dupuis, 19 mai 2021

La transcription est fournie afin de faciliter l'accessibilité de la communication et peut ne pas être un compte-rendu intégral.

Andréanne : Bonjour tout le monde et bienvenue au Congrès pancanadien de partage des compétences sur la prévention et la lutte contre la violence fondée sur le genre au sein des établissements d'enseignement postsecondaire du Canada. Mon nom est Andréanne St-Gelais et je suis la coordonnatrice des activités francophones du projet Le courage d'agir.

C'est avec un grand plaisir qu'on vous présente aujourd'hui la séance de notre congrès avec Melissa Mollen Dupuis. Avant de débiter, un petit mot au sujet de la langue et de l'accessibilité. Les personnes participantes peuvent afficher ou retirer les sous-titres, en cliquant sur l'onglet «Sous-titrage» dans la barre de contrôle au bas de l'écran. Vous pouvez également écouter la séance en anglais ou en français, en choisissant la langue de votre choix dans le menu «Interprétation». La séance d'aujourd'hui est enregistrée et sera rendue disponible sur notre site web aux côtés d'une transcription de la présentation. Un compte-rendu visuel sera aussi créé à partir de la présentation d'aujourd'hui par Annalee de *Drawing Change*. Son rôle sera d'écouter attentivement les propos qui seront tenus aujourd'hui et de les transmettre sous forme visuelle. Vous pouvez regarder le travail d'Annalee au fil de la séance. Les comptes-rendus visuels seront disponibles pour toutes les séances du congrès et vous pourrez les retrouver sous l'onglet «Éducation» de notre site web. Ils accompagneront également les outils du projet lorsque ceux-ci seront publiés dans notre Centre des connaissances.

Le Courage d'Agir est une initiative pancanadienne, lancée il y a deux ans, qui vise à combattre et à prévenir la violence fondée sur le genre sur les campus postsecondaires au Canada. Elle s'appuie sur les recommandations clés du rapport de *Possibility Seeds Consulting*, qui s'intitule «Le courage d'agir : élaborer un cadre national pour prévenir et contrer la violence fondée sur le sexe dans les établissements d'enseignement postsecondaire». Notre projet est la première collaboration pancanadienne du genre à réunir des experts, des expertes et des partenaires de partout au Canada pour mettre un terme à la violence fondée sur le genre sur les campus.

Une composante clé de notre projet est notre Congrès pancanadien de partage des compétences, où nos groupes de travail, nos communautés de pratiques et nos conférencières invitées discutent à propos d'outils, de solutions innovantes et



de stratégies qui guident la manière dont nous prévenons et controns la violence fondée sur le genre sur nos campus. À travers les séances de notre Congrès, c'est avec un grand plaisir que nous vous partageons un aperçu des outils et des ressources créées par des personnes expertes en matière de violence fondée sur le genre de partout au pays. Les outils seront officiellement publiés au cours du mois d'août prochain et vous aurez la chance de vous inscrire pour participer à leur déploiement à travers notre Centre de connaissances au cours de l'automne 2021.

En participant à la séance d'aujourd'hui, vous vous joignez à un réseau de partenaires à travers le Canada qui explorent ensemble pour résoudre des problèmes urgents et mettre en place des pratiques prometteuses. Soutenues par l'Association des services aux étudiants des universités et collèges du Canada (ASEUCC), les séances de notre congrès sont une opportunité d'apprentissage reconnue. La participation à 10 séances ou plus vous permettra d'obtenir un certificat électronique. Notre projet est rendu possible grâce au soutien financier de Femmes et égalité des genres Canada et du Gouvernement du Canada.

Avant de débiter, nous voulons aussi reconnaître que notre travail se déroule sur et à travers les territoires traditionnels de nombreuses nations autochtones. Nous reconnaissons que la violence fondée sur le genre est une forme de violence causée par la colonisation qui est utilisée pour marginaliser et déposséder les peuples autochtones de leurs terres et de leurs eaux. Notre travail vise à honorer cette vérité alors que nous nous efforçons de le décoloniser et de rendre justice aux femmes autochtones disparues et assassinées à travers le pays.

Le travail que vous faites peut être difficile. Plusieurs d'entre nous ont leurs propres expériences de survivance ou offrent du soutien à ceux et celles qui ont subi de la violence fondée sur le genre. Donc, juste un petit rappel de porter une attention particulière à votre bien-être lorsque vous écoutez ou que vous participez à ces conversations qui peuvent être difficiles. Vous pouvez visiter la section «Prendre soin de soi» de notre site web ou faire un tour sur notre salle virtuelle de bien-être. Les liens seront déposés dans la boîte de discussion. Vous pouvez aussi partager votre expérience sur Twitter à l'aide des mots-clés #LeCourageDAgir ou #GBVNationalSkillshare.

Vous pouvez à tout moment nous transmettre vos questions dans la boîte «Q&R». Veuillez noter qu'il est possible de poser vos questions en anglais ou en français. Nous y répondrons à la fin de la présentation.



À la fin de la séance d'aujourd'hui, vous recevrez un formulaire d'évaluation. Veuillez s'il vous plaît prendre quelques minutes pour nous partager vos commentaires, dans une optique d'amélioration continue. Après la séance, nous vous ferons également parvenir un lien vers l'enregistrement pour que vous puissiez regarder le tout à nouveau au besoin et en partageant le contenu au sein de vos réseaux.

C'est avec grand plaisir que je vous présente Melissa Mollen Dupuis, qui est originaire d'Ekuanitshit, une communauté innue située sur la Côte-Nord du Québec. Après un long parcours professionnel durant lequel elle a partagé la richesse de sa culture innue au public, elle donne souffle en 2012, avec Widia Larivière, à la branche québécoise du mouvement *Idle No More*. En 2014, elle est nommée présidente du Conseil d'administration du Wapikoni mobile et en 2017, elle reçoit le prix Ambassadeur de la conscience d'Amnistie internationale aux côtés de cinq autres personnalités du mouvement des peuples autochtones du Canada et d'Alicia Keys. Depuis 2018, elle est responsable de la campagne Forêts menée par la Fondation David Suzuki. Je vais maintenant arrêter de partager mon écran pour qu'on puisse bien nous voir.

Andréanne : Bonjour Melissa, bienvenue à notre rencontre. J'espère que ça va bien aujourd'hui?

Melissa : Oui, il fait très beau dehors ! Le soleil et les plantes sont sortis. Je pense qu'on en a besoin, du bon temps, pour pouvoir aller un peu à l'extérieur se guérir de cette pandémie.

Andréanne : Absolument! Commençons directement dans le cœur du sujet, on n'a pas beaucoup de temps ensemble aujourd'hui. La première question est une question un peu plus générale. On avait le goût d'en savoir un peu plus sur votre parcours. Qu'est-ce qui a suscité votre intérêt envers tout ça en premier lieu? Est-ce qu'il y a un fil conducteur dans tout votre activisme à la fois du côté personnel et du côté professionnel?

Melissa : On me demande souvent : «Pourquoi es-tu devenue une militante, une activiste?», ce à quoi je réponds «Parce que je suis née femme et autochtone au Canada», ce qui nous met un peu déjà dans une branche d'activisme parce qu'on a tellement d'enjeux... On le voit au Québec présentement : il y a des enjeux de sécurité, dans les interactions avec la police, dans les interactions avec les services de santé, dans les institutions d'enseignement, avec nos gouvernements, etc. Il y a une confusion aussi au sujet de ce que sont les autochtones au Canada.



Je dirais qu'en étant née femme et autochtone, déjà, il y avait une statistique suspendue au-dessus de nos têtes qui disait qu'on avait 15 % plus de chance que tout le reste de la population soit d'être victime ou de mourir d'une violence physique ou sexuelle parce qu'on était née femme et autochtone. Pourquoi? Est-ce que c'est parce que les femmes autochtones se mettent plus à risque? Est-ce que c'est parce que les autochtones, on est plus prompts à la violence, aux problématiques? Vous pouvez imaginer toutes les questions que je me suis posées quand j'étais une jeune fille, quand je voyais justement [que les gens disaient] que les autochtones, ce sont tous des alcooliques, ce sont tous des drogués, qu'ils vont toujours des trucs croches. Il y avait beaucoup de préjugés qui venaient et que je ne pouvais pas expliquer. Parce que ce que je voyais, ce n'était pas ma culture, on ne m'avait pas enseigné ça. Pourquoi est-ce que mes grands-parents ont des comportements différents de la génération de mes parents, de mes oncles et de mes tantes ? Vous pouvez imaginer tous les mystères qui tournaient autour des communautés autochtones.

Le moment fort, pour moi, ça a été vraiment la crise d'Oka. Parce que quand il y a eu la crise d'Oka dans les médias on voyait : «Les Indiens bloquent les ponts, les Indiens sont aux barricades». Moi, je me suis dit tout de suite: «Ah non, il ne faut pas qu'ils fassent du bruit! Les gens vont nous haïr encore plus qu'ils nous haïssent déjà». Je me suis rendu compte en voyant progresser la crise d'Oka - ce qu'on appelle la crise d'Oka, mais on devrait peut-être plutôt parler de la résurgence d'Oka, des Mohawks et des communautés autochtones. Je me suis rendu compte [que je n'étais pas représentée]. Où est-ce que je suis, moi? Où est mon histoire? Est-ce qu'il y avait des autochtones avant 1534? Tranquillement, j'ai commencé à me poser des questions. Pourquoi on est absents? Pourquoi on ne parle pas de nous? En plus, je voyais des femmes extraordinaires, comme Ellen Gabriel, qui reprenaient des rôles de leadership que je reconnaissais de ma communauté, mais qu'on ne voyait pas particulièrement sur le plan des grands médias. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à me renseigner, à m'éduquer. Vous pouvez imaginer une jeune fille de 14-15 ans qui cherche des livres d'histoire, qui cherche sa présence. J'ai pu apprendre beaucoup sur l'histoire gréco-romaine, sur l'histoire médiévale, mais trouver mon histoire, c'était extrêmement compliqué. Cette recherche a amené un intérêt à vouloir me voir, à vouloir me reconnaître et à voir que le modèle qui existait d'image ou de présence autochtone était souvent une image très biaisée : c'était Lucky Luke, c'était les films de cowboy, c'était Pocahontas, mais pas la véritable histoire. Tranquillement, j'ai cherché à avoir ma présence, mon identité, les multiples nations qui existaient au Québec représentées de façon différente, autrement que juste ce qu'on appelle l'indien à plumes ou l'indien des chips YumYum... Tranquillement, j'ai vraiment parcouru, cherché et creusé pour avoir cette histoire. Cela m'a amené à aller étudier en arts, parce que, dans le fond, je



suis une artiste, mais je ne fais pas d'art présentement parce que la mission est tellement grande que je suis tombée dans la militance, dans le militantisme. Mais, en allant à l'UQAM, [je me suis demandée] : Où est-ce qu'on est dans le milieu des arts? On n'était pas là... Comment est-ce que je peux faire voir de l'art autochtone quand les paradigmes mêmes dans les universités ne parlent pas de nos réalités, de notre culture, de notre structure d'oralité? Tranquillement, je faisais des présentations, des contes, des légendes. Je faisais des performances. Ma première performance dans un site public, c'était à la SAT et c'était pour les femmes assassinées et disparues. Le simple fait de ma performance, par exemple, c'était de dire qu'elles ont des noms, ces 35 femmes ou prostituées autochtones qui ont été tuées par le tueur en série à Vancouver.

Puis, est arrivé en 2012 une mouvance énorme, pancanadienne : *Idle No More*. Moi et Widia Larivière on se parlait de cela et on était bien excitées de voir ce qu'on voyait dans les médias, mais on n'aurait jamais pensé se mettre de l'avant. On attendait, on se disait : «J'espère que quelqu'un va faire quelque chose». Et là, on attendait en français... On voyait que dans le Canada anglais, il se passait beaucoup de choses... On s'est dit, «OK, on va faire de quoi, nous autres». On a organisé nos premières marches, puis après j'ai juste été emportée dans la mobilisation, dans les questions autochtones, parce qu'il y avait tellement un vide, un *vacuum*, dans les médias et les institutions [...]. Après, nous autres on a été emportées et on fait un *teach-in* depuis 2012, des ateliers d'éducation populaire parce qu'on croit beaucoup que c'est par l'éducation qu'on va amener cette réconciliation-là. Vous pouvez voir que c'est beaucoup de moments forts et de moments clés qui ont fait que [...] et que je me suis comme fait aspirée et maintenant, je suis une militante. Je ne fais pas de performance artistique, mais je trouve que je viens porter mon message aussi clairement que si je faisais une œuvre.

Andréanne : Absolument! Je pense qu'il y a quand même une forme d'art dans tout ça... Beaucoup de choses dans cette première réponse. J'ai envie justement de vous relancer sur les formes d'art dont vous avez discuté. Vous avez réalisé un court-métrage intitulé «Femmes autochtones disparues et assassinées», court-métrage qui a été fait en 2012, est-ce que vous pouvez nous en dire plus sur l'importance de ce projet-là, les messages clé que vous espérez que les gens retiennent. On pourra aussi mettre le lien dans le *chat*, comme ça si les gens veulent aller visionner le tout, ils pourront le faire.

Melissa : Merci d'avoir vu le film et d'en parler parce que, on parle beaucoup de militance, parce que c'est comme devenu mon étiquette, mais je faisais déjà de la militance avant d'être une militante «attitrée», comme on dit. Cette militance-là, c'était vraiment juste d'amener de l'information de l'avant, de partager des histoires. J'ai



fait la performance, justement à la SAT, qui était une performance avec de l'installation vidéo, avec des poupées, je donnais des noms... Le simple fait de donner le nom des femmes et je mettais un fait divers que je pouvais associer à cette femme-là : si je pouvais trouver le nom de sa sœur, si je pouvais trouver le nom de sa communauté et parfois, quand je ne trouvais aucune information dans les médias, je pouvais même dire son signe astrologique. C'est pour dire qu'on avait tellement besoin d'être humanisées parce qu'on était tellement une espèce de *blob*, les femmes autochtones. Ce film-là, c'était pour montrer que l'on marchait. On marche depuis tellement longtemps pour faire parler des enjeux des femmes assassinées et disparues qui sont une réalité au Canada dont on commence à soulever le voile. On a eu une commission d'enquête. Ça n'a pas été très transformateur, mais ça a été au moins une reconnaissance qu'il y a un enjeu, qu'il y a une problématique. Mais ça parlait aussi de comment l'enjeu, ce n'était pas uniquement les tueurs en série, on n'avait pas seulement le «grand méchant loup»... Parce que c'était «le grand méchant loup», le nom de la performance... Et ce film-là, aussi, c'était pour montrer qu'il y avait un enjeu parfois avec la police, avec le système de justice, avec l'ignorance volontaire des gens par rapport aux enjeux des femmes autochtones.

Ce film-là, je l'ai vraiment fait pour montrer qu'on marchait dans la rue. On le faisait chaque année. Il y avait une vigile, des fois on le faisait deux fois par année, on faisait une vigile juste pour parler de l'enjeu des femmes assassinées et disparues. À travers le vidéo, à travers la performance, à travers le compte, j'ai utilisé une forme d'art que, au début, je n'avais jamais pu associer aux autochtones, à la culture autochtone, parce qu'il y avait la peinture, il y avait le dessin, il y avait la sculpture... Pour moi, ce qu'on m'enseignait, c'est ça, les «arts»! Et quand je suis entré à l'UQAM, le programme d'arts plastiques a changé pendant l'été et c'est devenu à l'automne arts visuels médiatiques. Moi j'y vais et je me dis «Ah non! Je ne voulais pas faire du vidéo. C'est quoi ça? Je voulais faire de la peinture». Pour moi, c'était ça les arts. Mais quand j'ai fait mes premiers cours de vidéo, j'ai compris que c'était la forme naturelle qui suivrait les communautés autochtones. Comme on utilisait les chants, les histoires, les récits, l'oralité : le vidéo et le cinéma étaient la suite logique pour des peuples qui travaillent dans l'oralité. Donc, j'ai fait des films, j'ai fait de performances, j'ai même fait des contes. Par exemple, pendant une des vigiles pour les femmes assassinées et disparues, je parlais de Shannon et Maisy, deux jeunes adolescentes qui sont disparues à Kitigan Zibi et j'expliquais que, dans la même période de temps, ces deux filles-là ont disparu et il y a eu l'histoire de Boomer le lion. Boomer le lion, c'est un lion qui avait été élevé en captivité dans la communauté et il s'était échappé. Et là, on voyait la différence : quand les deux jeunes filles ont disparu, personne ne s'est mobilisé pour trouver ces deux jeunes filles-là. [On assumait] qu'elles sont allées en fugue, qu'elles sont sorties, qu'elles



allaient revenir quand elles auraient dessaoulé. Mais quand Boomer a disparu, la police, les lasers infrarouges... Je finissais le conte en disant : «si jamais moi je disparaissais un jour, dites-leur que je suis un lion». Et donc, en racontant, on réussit à humaniser beaucoup plus, en se parlant, en se regardant dans les yeux, en partageant. Je me suis rendu compte que l'oralité avait une puissance que l'écriture n'avait pas. Les films ont une puissance de montrer, dans les yeux, la personne en face de toi, ce que tu ne pourrais pas comprendre si je faisais juste te l'expliquer. Donc, c'est pour ça que le cinéma, le film, faire marcher les gens avec nous dans ce vidéo-là, c'était si important.

Andréanne : Merci pour cela. Vraiment, j'encourage tout le monde si jamais vous ne l'avez pas vu à aller voir le court-métrage. J'ai déposé le lien dans le *chat* pour que ça soit accessible pour tout le monde. On pourra le mettre aussi accessible sur notre site internet en référence à la présenter d'aujourd'hui.

Melissa : Oui, d'ailleurs il y a des artistes qui sont présentés dans le film et c'est à travers l'art qu'on essayait de fait entendre la voix des femmes autochtones, des femmes assassinées et disparues. Aujourd'hui, beaucoup de ces artistes-là sont des artistes qui sont maintenant très écoutés, mais à l'époque on était encore très invisibles. Donc, ce sont des voix fortes qui ont vraiment poussé de l'avant. C'est de voir comment le travail du *grassroot*, de la base, a vraiment poussé pour qu'ensuite les structures gouvernementales se mettent au travail. J'aime beaucoup reconnaître le travail de ceux qui étaient sur le terrain, qui ont inlassablement crié «Écoutez-nous! Écoutez-nous!» et un jour ils ont été écoutés. Mais il y a encore du travail à faire, malheureusement.

Andréanne : Oui, absolument! J'ai envie de revenir un peu... On a parlé de *Idle No More* un peu plus tôt... Il y a une grande passion pour l'environnement qui se dégage de votre travail, qui fait partie intégrante des enjeux que vous mettez de l'avant. Je me demandais : est-ce qu'on peut élaborer sur le lien qui existe entre justice environnementale, justice raciale, justice entre les genres? Ça va nous amener progressivement à discuter plus en détail de la question des violences genrées et sexuelles en milieu d'enseignement postsecondaire.

Melissa: C'est souvent une question que le monde me pose: «Quand tu reçois un prix international de droits humains, pourquoi est-ce tu t'en vas en environnement après?». C'est parce que c'est relié, ça a tout un sens. Pour moi, l'injustice qui est vécue au quotidien par beaucoup de peuples autochtones à travers la planète, [...] toute la cause, la base, c'est vraiment le territoire, c'est vraiment l'environnement, les ressources, la quête des ressources, la colonisation. Présentement, on voit que les impacts des changements climatiques sont vécus en premier par les peuples autochtones à travers le monde. Pourquoi? Parce



qu'ils ont été repoussés vers des limites où ces communautés-là deviennent les canaris dans la mine. Et qu'est-ce qui arrive quand il y a des conséquences des changements climatiques? La première chose qui fout le camp, ce sont les droits humains, c'est la protection des aînés, des enfants, des personnes malades, des personnes racisées, des personnes autochtones, des personnes qui ont des handicaps physiques, des personnes qui ont des troubles mentaux. Présentement, on le voit: la structure environnante ne bénéficie pas aux personnes qui sont à risque, alors qu'on a une responsabilité en tant que société et culturellement pour moi en tant que femme de protéger l'ensemble de la communauté. Quand je suis allé en environnement, travailler à la protection du territoire, pour moi, c'est juste une suite logique de protéger la communauté. C'est aussi un lien qui est extrêmement fort culturellement. Souvent, on rigole, on dit qu'il y a les environmentalistes, qu'il y a les autochtones et que les deux c'est la même chose. Mais il y a une différence et c'est que certaines personnes ont une mission environmentaliste parce qu'elles ont une mission à cœur. Ça peut être de protéger la nourriture, ça peut être de protéger les abeilles, ça peut être de protéger les baleines, ça peut être de protéger la forêt. Mais quand tu nais autochtone, c'est de protéger le territoire, donc, tout ce qui est déjà sur le territoire : nourriture, baleines, langue, culture, femmes, eau. Ça devient un peu un filet de protection, qui vient de la communauté. On a aussi des responsabilités culturelles qui nous suivent avec la naissance parce qu'une des raisons pourquoi je me suis mobilisée en 2012 avec *Idle No More*, c'est qu'avec les lois omnibus qui étaient sorties par le gouvernement Harper, on voyait que l'une des plus vieilles lois de protection de l'eau au Canada était en train de se faire détruire. [Au début,] on ne comprenait pas pourquoi. On a [finalement] compris que c'est à cause des sables bitumineux, du passage des pipelines, de gazoducs, de pétrole de sable bitumineux ou de schiste. Ça, c'est vraiment quelque chose qui est venu résonner chez les femmes autochtones parce qu'on a une responsabilité liée à l'eau. Si je regarde ma fille, je peux voir une rivière millénaire qui remonte par le cordon ombilical de ma fille à moi, à ma mère, à ma grand-mère et qui remonte, cette rivière-là, jusqu'à la première mère ou grand-mère qui était la terre. On a cette responsabilité-là, ce lien de famille-là, de protéger la terre. On l'appelle la terre mère, ce n'est pas juste poétique ou romantique, c'est vraiment une rivière qui coule. D'ailleurs, je vous invite à voir l'artiste Christi Belcourt qui a fait une œuvre là-dessus et qui sert justement pendant beaucoup de manifestations pour les droits autochtones, pour la protection de l'eau, qui montre justement ce cycle de l'eau, de la mère et de la grand-mère qui est la terre. Vous voyez comment on ne peut pas s'en défaire. Il y en a pour qui leur culture leur dit d'amasser des fonds, de devenir des millionnaires, d'accumuler des richesses plus qu'ils n'en auront jamais besoin dans leur vie. Nous, notre culture nous a dit : «sans cette terre-là, tes enfants ne vivront pas». Donc, on réagit à cette culture du [...] monstre cannibale qui mange le futur de ses enfants en mangeant les ressources



et la planète et la capacité qu'ils ont de pouvoir survivre sur cette planète. C'est vraiment un équilibre qui est nécessaire, qui pour moi est la base. L'environnement c'est le panier pour toutes les autres choses : la culture, la langue, les droits humains. C'est pour ça que je me suis enlignée dans un milieu environnemental, mais avec des gens qui ont vraiment une pensée d'intersectionnalité par rapport aux luttes environnementales. C'est pour ça que je suis à la fondation présentement. D'ailleurs aujourd'hui ou demain, ça va être la troisième année que je suis là et je ne m'ennuie pas, je ne manque pas de travail!

Andréanne : Ah, ça, c'est certain! Il y en a beaucoup qui a été fait, mais il en reste aussi énormément à faire.

Melissa : Oui! Décolonisons toutes les choses!

Andréanne : Cette réponse-là, moi, elle m'inspire beaucoup et je pense qu'elle démontre à quel point c'est ancré dans les corps pour les communautés autochtones cette question environnementale-là, mais aussi de violence qui a été subie.

Melissa : Oui, violence faite aux femmes, en plus, parce que pour nous la terre, c'est le féminin, c'est la naissance. Si on fait du mal à la terre, on fait mal aux femmes. Il y a vraiment un lien. Si les femmes assassinées et disparues c'est une problématique au Canada, c'est à cause de la colonisation, d'aller rechercher les ressources, de pousser les communautés en dehors de leur territoire... Il y a vraiment une interconnexion que de plus en plus de gens comprennent et voient parce qu'on peut leur faire voir notre vision de cette structure-là. C'est vraiment connecté pour nous. C'est tellement visible qu'on ne comprend pas que les gens ne le voient pas.

Andréanne : Exact! On le disait en introduction justement que les femmes, les filles autochtones et les personnes bispirituelles sont particulièrement exposées à la violence sexuelle et genrée au Canada. Ça m'amène à parler un peu plus précisément des établissements d'enseignement postsecondaire. Comment est-ce que les collèges et les universités peuvent véritablement chercher à [...] décoloniser leurs programmes, décoloniser leurs politiques pour s'assurer d'être capables de supporter les personnes survivantes de manière générale, mais plus particulièrement celles qui sont d'origine autochtone.

Melissa : Je pense que ça, ça a été une des discussions que j'ai eue le plus dans la dernière année parce que je veux tout le temps tout décoloniser. Mais là, on me dit : «Tu ne peux pas tout décoloniser, tout n'est pas colonisé» [...]. Décoloniser le milieu scientifique, les milieux de connaissances, c'est aussi un objectif que j'ai à travers le travail avec la Fondation parce que je parle beaucoup des savoirs



ancestraux. Mais est-ce que tu peux avoir un diplôme en savoirs ancestraux dans une université ou dans un cégep? Pas vraiment. J'ai eu cet enjeu-là par le passé parce que j'ai donné pendant une session un cours à l'UQAM. C'était un cours sur les femmes et les droits autochtones, mais le truc qui m'a vraiment marqué le plus, c'était comment j'ai pu accéder à ce privilège de pouvoir aller enseigner à des jeunes parce qu'il y avait tellement de barrières coloniales ou plutôt de barrières de structure qui m'auraient empêché de le faire. Ce qui était drôle, c'est que pour une université, quand elle veut donner des cours sur des savoirs ancestraux, sur des enjeux autochtones et qu'ils veulent aller chercher des enseignants qui sont autochtones, ils se sont mis eux-mêmes une barrière en disant qu'il faut que tu ailles telle ou telle diplomation. Et là, quand tu regardais ma diplomation... Parce que même si j'ai fait du droit, même si j'ai fait des arts visuels... J'ai fait deux ans de droit à l'Université d'Ottawa, j'ai fait deux ans d'arts visuels et médiatiques... Tout l'ensemble de tout ce que j'ai appris, tous les enseignements que j'ai, ne me donnaient pas le petit papier carré qui me permettrait d'aller enseigner à l'UQAM. Mais toute l'expérience, ma pratique traditionnelle, ma pratique dans ma rencontre avec les aînés, j'avais ce savoir-là. Ma militance et tout ça, ça me donnait cette certification-là, mais ce n'était pas reconnu. Donc, pour pouvoir me faire accéder à la classe, il a fallu que l'Université fasse une espèce d'entourloupette pour pouvoir me faire entrer. Donc, même eux étaient prisonniers de leur propre structure, parce qu'ils croient à cette structure comme si c'était un véritable mur qui m'empêchait de passer. Alors que j'avais le savoir que l'université voulait partager [...]. J'ai été coenseignante avec une personne qui était allochtone et qui, par chance, était fantastique et que j'adore parce que, justement, c'est une personne de confiance qui est décolonisée et que je connais depuis des années. Mais, c'était comme dire que je n'étais pas assez pour pouvoir être toute seule devant une classe pour donner mes savoirs. Je pense qu'il y a de plus en plus un travail qui se fait dans les universités et dans les cégeps pour essayer de se rendre compte que si on veut avoir ces savoirs ancestraux-là, ce qui manque à la bibliothèque des savoirs qu'on n'a pas fait passer parce qu'on ne les voyait pas comme valides, il va peut-être falloir qu'on décolonise notre processus. Parfois, c'est d'avoir des offres d'emploi décolonisées, un peu comme celle que j'ai eue quand je suis entrée à la Fondation David Suzuki. [L'offre disait] tel ou tel diplôme, je me disais que je ne pouvais pas avoir cette *job*-là, mais [il y avait une mention] «et/ou pratiques reconnues avec les savoirs ancestraux». Je me suis dit : «Oh! C'est moi ça! C'est moi ça! Je suis capable!». C'est de [se demander] : Comment est-ce qu'on facilite l'accès quand la personne est porteuse de savoir? Qu'est-ce qui ne la rend pas capable de transmettre ces savoirs-là? C'est peut-être nos propres attentes face à quelqu'un. Donc, le milieu scientifique lui-même doit se décoloniser parce que pendant des décennies, qui n'avait pas accès aux institutions? Qui n'était pas les chercheurs ou les écrivains des textes scientifiques? Les femmes, les hommes



noirs, les personnes asiatiques, les autochtones... ce sont tous des groupes qui n'avaient pas facilement accès à ces institutions ou que leurs savoirs n'étaient pas validés. Même quand ils réussissaient par la force de leur caractère à accéder à ces institutions-là, ils devaient en plus se battre contre le racisme internalisé dans l'institution. Pendant longtemps, ces savoirs-là ont manqué et de plus en plus d'institutions scientifiques reconnaissent que [...]. On a fait une recherche, par exemple, sur les lièvres. J'avais vu ça et ça m'avait fait rigoler. On a découvert que les lièvres mangent parfois des lièvres quand ils sont en cas de disette. Les chasseurs ont dit «oui, ça fait longtemps qu'on sait ça...», c'était des savoirs qui étaient connus. Donc, d'avoir exclu certains pans de la population fait que la science est incomplète, que la science n'est pas neutre parce que les scientifiques ne le sont pas et que les institutions ne le sont pas. Tranquillement, elles commencent à s'ouvrir et à enlever les propres gaines qu'elles se sont mises pour avoir accès à ces savoirs-là. Elles transforment aussi leur manière de faire les recherches. C'est très compliqué, c'est très complexe, mais vous pouvez voir comment une femme autochtone qui ne parle pas bien français, par exemple, ou anglais, peut se buter face à une institution, même si cette institution désire le savoir qui est au cœur de cette personne-là. Ce que ça a fait, c'est que ça a amené des enjeux où certaines personnes, pour accéder à des postes qui étaient dirigés vers des communautés autochtones, s'autodéclaraient ou prenaient les savoirs de la part des communautés autochtones et venaient les porter sans avoir l'autorisation des aînés ou de la communauté qui lui avaient confié des savoirs. Ça, ça se voit aussi parce qu'on veut accéder rapidement à ces savoirs-là et le plus facile, c'est d'aller vers quelqu'un qui connaît les codes, qui paraît bien sur papier. Mais malheureusement, on a vu que ça a donné des cas où, je pense, par exemple aux États-Unis, à Mme Dolezal, qui s'était fait passé pour une afro américaine alors qu'elle était une personne [...] blanche, mais elle a réussi à accéder à des postes hiérarchiques extrêmement élevés parce qu'elle connaissait les codes, elle savait faire son chemin à travers un système qui était le sien, mais en utilisant la personnalité et la formule que l'université voulait. Les universités doivent parfois faire des retours en arrière, des reculs, parce qu'on n'a pas encore établi une relation, on n'a pas encore établi des protocoles pour la transmission des savoirs, pour l'accessibilité des femmes autochtones ou des hommes autochtones ou même des personnes bispirituelles [...] parce qu'on ne reconnaît plus, parfois, les termes allochtones que les structures de pensée autochtones. Donc, vous voyez que c'est assez compliqué. Quand je dis «Décolonisons toutes les affaires», j'en ai pour une mission de vie!

Andréanne : En effet ! Il faudra certainement qu'il y ait d'autres personnes qui se joignent à vous pour qu'on puisse y arriver, mais je pense que les exemples que vous donniez démontrent bien qu'il en existe des barrières systémiques pour les populations autochtones, même dans une université, même dans des institutions



qui se veulent ouvertes, qui se veulent démocratiques et qu'il y a encore beaucoup de travail à faire à ce niveau-là. On parlait justement des collaborations scientifiques avec les communautés autochtones. Il y a de plus en plus d'intérêt, dans nos collèges, dans nos universités, à faire de ce genre de collaboration. Certaines, par contre, ne sont pas toujours fructueuses... La question, c'est un peu de savoir comment est-ce qu'on peut s'assurer que ça soit vraiment une œuvre collaborative, que nos collèges et nos universités œuvrent aux côtés des communautés autochtones et pas nécessairement qu'elles aillent s'imposer ou qu'elles aillent chercher des savoirs sans reconnaître la valeur premièrement de ces savoirs-là, mais aussi d'où ils viennent?

Melissa : Le plus difficile, et je le vois dans la situation, de manière très large, je le vois à tous les niveaux, c'est de bâtir une relation qui est significative. On parle de réconciliation, mais qu'est-ce que ça veut dire la réconciliation? Est-ce que c'est seulement de dire «Je m'excuse» dans un vaste univers? Ou c'est de dire «OK, dans quelle situation qui est à moi, qui m'est intime, je peux développer une relation qui est significative avec une communauté ou avec une personne autochtone?» et peut-être pas la bâtir dans l'intention d'une recherche, dans l'intention de développer un programme, dans l'intention aussi parfois d'aller sauver la communauté. Donc, c'est très difficile parce que cela demande d'avoir un examen de soi et cela demande aussi d'aller défaire les propres attentes de ton système, de ta réussite, de ce que tu veux aller acquérir par rapport à la communauté que tu vas aller visiter et ce qu'elle veut te donner. Est-ce qu'elle a suffisamment confiance pour te donner quelque chose? Parce qu'on a vu parfois des recherches qui ont été infructueuses, mais on a aussi vu des recherches où les savoirs ont été appropriés, volés, mal interprétés, généralisés et parfois, c'est au profit d'un narratif qui n'est pas le nôtre. Je donne un exemple très triste. Dernièrement, je suis très en colère contre un pseudo-musée en ligne, qui se donne le nom de «musée», qui est une petite institution avec seulement une personne, mais en utilisant l'appellation «musée», ils font des [publications] en ligne, ils font des déclarations vraiment biaisées sur l'histoire des communautés autochtones. Quand nous, on arrive, et qu'on dit : «Écoutez, ce n'est pas ça, non. Comment vous interprétez cela?», on se fait bloquer et on ne peut plus commenter. Donc, il y a beaucoup de personnes autochtones qui sont allées sur ce musée-là, ont commenté et se sont fait bloquer. Vous pouvez imaginer que, ça, c'est une expérience extrême, mais que, par le passé, des universités, des institutions, des centres de recherche sont venus et on a eu des expériences similaires, donc on évite ce genre d'institution, parce qu'elles ont volé des artefacts, elles ont mal interprété les histoires, elles ont interprété à leur saveur ou à leur compréhension ce qui était partagé par les aînés. C'est sûr que quand tu arrives avec tout l'orgueil [en te disant] «Je suis un chercheur. Je vais vous aider. Vous ne comprenez pas. Je connais le système», tout de suite les

communautés vont se fermer parce qu'elles ont vécu cette expérience par le passé, cette espèce d'orgueil ou d'égo mal placé, de supériorité culturelle. Ça ne veut pas dire que toutes les institutions, que tous les chercheurs ont eu cette approche-là. Je donne un exemple présentement qui est beaucoup dans les médias, c'est [celui de] Serge Bouchard, qui était un anthropologue, mais qui a approché la communauté d'une façon respectueuse, d'une façon humble. Je donne le texte «Les récits d'un chasseur de Mingan», de Mathieu Mestokosho, où il a recueilli ce que Mathieu lui donnait comme texte, comme histoire. Il a dit : «sans trop comprendre tout le temps ce qu'il disait, j'ai préféré faire le moins de *ad libs* sur la traduction et de porter tel qu'il le dit son récit». Plutôt que de dire «Moi, j'ai interprété ça, je comprends, je sais», il a dit «Je ne le sais pas trop ». D'ailleurs, c'est dans son introduction et il a porté son récit et moi, à 16 ans, quand je suis sur les récits de Mathieu Mestokosho et que j'ai lu le récit de Mathieu Mestokosho, comme je ne parlais pas innu-aimun, je ne pouvais pas écouter les récits de Mathieu et les comprendre, mais quand il a écrit en français, avec la structure de pensée que j'ai, j'ai compris, j'ai vu les choses telles qu'un Innu les verrait. [...] Je veux beaucoup remercier Serge Bouchard parce que j'ai pu vivre cette expérience sans qu'elle ait été transformée par uniquement la vision de ce que ça voulait dire vraiment, parce que par le passé, j'avais vu d'autres textes ethnologiques où ça faisait vraiment comme des récits ethnocentristes très unis, [où on disait] «tous les autochtones sont comme ceci, tous les autochtones sont comme cela ». Je me suis dit : «Nous on n'a pas le droit d'avoir notre variété?». Oui, il y a un pendant culturel, mais il y a aussi une individualité qui existe chez les communautés autochtones. En portant le texte, le récit de Mathieu, il a pu m'offrir cela et j'ai réalisé ce que c'est un bon texte, bien porté. Vous voyez comment cela peut être assez large, c'est une mission qui peut être dans les petits détails, mais ce qui va permettre de faire ça, c'est de prendre le temps. Justement, les communautés innues ont remercié Serge Bouchard, l'ont appelé un ami, l'ont quasiment adopté parce qu'il avait créé une relation. Il n'est pas juste venu passer une saison, il n'est pas venu prendre les savoirs pour ne jamais les ramener dans la communauté. Il y a toujours eu un aller-retour, un échange, une relation de bâtie et ça, ce n'est pas toujours une manière [...] de faire quand tu as une maîtrise à écrire ou un doctorat à faire, mais si on veut se parler d'humains à humains, surtout lorsqu'il y a des humains avec des relations de pouvoir sur d'autres humains, peut-être que ce travail-là doit être transformé justement pour créer quelque chose de plus équilibré.

Andréanne : Oui et on parlait de barrières systémiques tout à l'heure, je pense qu'il y a clairement des façons de faire à revoir, [pour avoir] plus de flexibilité, plus de possibilités pour être capables de décroisonner ces aspects-là qui font en sorte que parfois les conditions ne sont vraiment pas réunies ou optimales pour



développer ces liens-là, des liens qui sont importants, qui mériteraient d'être développés et d'être élaborés comme il se doit, un peu comme vous le décriviez.

Melissa : Tu vois une différence quand une infirmière ou un enseignant vient avec la mentalité de «Je vais les sauver». Quand la communauté se ferme, c'est qu'au bout d'un an, ils retournent chez eux parce qu'ils n'ont pas apprécié leur expérience. Souvent, ils repartent aussi avec des idées préconçues de ce que c'est parce qu'ils n'ont pas été capables de s'ouvrir à la communauté, qu'ils sont arrivés en «sauveurs blancs», en *white saviors*. La différence avec ceux qui arrivent très ouverts, c'est que souvent, ils se font un peu happer par la communauté, ils ont des bébés avec du monde et, finalement, ils ne repartent jamais. C'est là que tu vois qu'il y a eu une intégration, mais le travail de ces personnes-là a bénéficié à la communauté, la communauté était heureuse de les recevoir, parce que c'était fait dans le respect et dans l'ouverture. Il y a vraiment une distinction. Je ne dis pas que tout le monde qui vient dans les communautés va finir marié, mais tu vois vraiment une distinction entre ceux qui arrivent avec une mentalité fermée ou une mentalité ouverte de relation.

Andréanne : Absolument! On a peut-être le temps pour une dernière question avant d'aller chercher les questions du public plus précisément. Je vous encourage, si jamais vous avez des questions, à déjà commencer à nous les écrire dans la boîte de questions et de réponses. Donc, dernière question qui est peut-être plus centrée sur les campus, il y a beaucoup de personnes étudiantes, mais il y a aussi des personnes qui travaillent sur nos campus qui sont d'origine autochtone. La question, c'est de savoir par où est-ce qu'on commence si on veut créer des espaces plus sécuritaires sur nos campus pour accueillir ces personnes et qu'elles puissent s'y épanouir et vivre pleinement leur culture dans le cadre de nos campus?

Melissa : C'est une question très variée et ça va changer selon l'endroit où tu es et selon la nation, aussi, parce que c'est difficile de faire un programme unique pour tous. C'est certain que l'on bénéficie tout le temps d'avoir un espace sécuritaire ou identifiable comme un espace autochtone. Je donne un exemple : quand je suis allé au cégep d'Alma, [...] on avait un local pour les étudiants autochtones. J'avoue que, sur le coup, ça a eu l'effet où je n'ai pas beaucoup côtoyé des étudiants allochtones cette année-là. Je me suis fait beaucoup d'amis atikamekw et innus, on était tout le temps ensemble, mais le truc c'est que ça m'a fait rester à l'école. Je me suis sentie moins seule, moins isolée, avec des personnes qui travaillaient pour nous, qui nous aidaient avec notre programme. J'ai pu, quand même, échangé avec mes collègues dans mes classes qui étaient allochtones, mais mon noyau, surtout en sortant de la communauté, qui me faisait me sentir en sécurité et pas isolée dans une ville comme Alma, ça a été ce groupe-là.



Donc, avoir un local, une place où est-ce qu'on peut aller se parler, manger ensemble, écouter des vidéos, envoyer des *emails* parce que parfois ça peut être aussi dur que d'avoir du wifi, avoir un endroit où on peut faire du wifi sans sentir que l'on dérange comme dans un McDonald ou un Tim Hortons où tu peux parfois te sentir *watché* par les caissiers ou par les clients. C'est important. Deuxième étape, c'est vraiment d'avoir [...]. Par exemple, quand je suis allée à l'UQAM, c'est vraiment le cercle des premières nations de l'UQAM qui était fantastique parce que j'ai pu faire des activités de promotion, des activités d'échange. On a pu faire aussi de la militance, mais avec une perspective autochtone, sauf qu'on pouvait le faire aussi avec les autres groupes autour. Je voyais la capacité qu'on avait de pouvoir collaborer dans des enjeux, mais il y avait encore une discussion qui était nécessaire, parce qu'on ne parlait pas beaucoup d'intersectionnalité au début. Les enjeux autochtones, les enjeux environnementaux, tout le monde avait son petit local, mais commençait la discussion de l'intersectionnalité. Ce qui pourrait être important [...] de nos jours, parce qu'il y a un si grand intérêt autour des enjeux autochtones, c'est de ne pas voir chaque autochtone comme la personne qui doit parler et promouvoir les enjeux autochtones, la culture autochtone, la sécurité, la réconciliation. Ce n'est pas parce qu'on est autochtone qu'on devient porte-parole de la culture. Moi, cela a adonné que j'aimais faire ça, que j'ai fait [de l'animation] au jardin des premières nations, que je suis tombée dans [...]. En plus, je parle tout le temps, je suis hyperactive, ça a comme juste adonné pour le milieu montréalais que j'étais le bon *fit*. Mais c'est épuisant. Et parfois, c'est réducteur. Parfois, je dois ces conversations-là où j'explique pourquoi, pour moi, parler de Star Wars et de bébé Yoda, comme je le fais à Radio-Canada par exemple, c'est un enjeu autochtone et pourquoi pour moi c'est si important. Tout le monde dit que bébé Yoda et Star Wars, ce n'est pas important, mais pour moi, je dis «bébé Yoda, ça a été quelque chose de fantastique» parce parler de femmes assassinées et disparues, parler de réconciliation, parler des pipelines, parler de l'environnement, de la perte de sécurité alimentaire, de la perte de caribous, c'est toujours parler des problématiques. Mais quand on arrive et qu'on peut parler de bébé Yoda, des films de Marvel, et juste exister, plutôt que tout le temps être dans un mode de résistance, c'est fantastique et j'adore ça, j'en mangerais à tous les jours parce que je ne suis pas née seulement pour chialer, je suis née aussi pour échanger, pour avoir du plaisir. Pour moi, le narratif de Star Wars, avec la télévision, avec l'internet, c'est un narratif que tout le monde a. On a comme un point de départ culturel, une branche culturelle, où toutes les cultures peuvent se rejoindre et c'est dans Star Wars, ou dans des films qu'on a beaucoup aimés ou dans des moments culturels qu'on a appréciés. Donc, pour moi, c'est bébé Yoda - bébé Yoda est autochtone - et en plus, on fait des petites guerres amusantes, par exemple, entre Atikamekw et Innus parce qu'on dit : «on le sait que bébé Yoda est autochtone, mais quelle nation?». Donc là, c'est de faire des petites guerres



de bébé Yoda innu ou bébé Yoda atikamekw, de juste être dans le plaisir. Ça, c'est quelque chose qui n'existe pas beaucoup encore dans les médias, d'être dans le plaisir d'exister, dans le plaisir d'échanger. Donc, de prendre en compte que les personnes autochtones qui travaillent sur les campus ou que les personnes autochtones sur les campus ne sont pas là uniquement pour représenter les luttes autochtones, mais aussi pour représenter le plaisir culturel autochtone, les échanges le *fun* et même parfois de se rendre compte que, avec les pensionnats, avec la rafle des années 60, il y a eu une perte culturelle. Donc parfois, d'aller confronter quelqu'un en disant « parle-moi de ta culture » et que cette personne a vécu dans les familles d'accueil, ou si elle a eu une enfance difficile ou qu'elle ne parle pas sa langue, ça la confronte par rapport à sa coupure culturelle. C'est de se rendre compte que c'est quelque chose de délicat à demander, de vouloir tout le temps faire de la représentation. Parfois, ça peut être juste d'encourager : si c'est un DJ inuit, [lui dire], «viens faire la soirée chez nous, on cherche quelqu'un pour un petit contrat [...], viens faire la musique pour la soirée». Ça n'a rien à voir avec le fait qu'il est inuit ou qu'il y a une lutte inuite, c'est juste parce que c'est un artiste et qu'il est à Montréal et qu'il est bon. Comme disait si bien [...] Florent Vollant : «On n'est pas ici parce qu'on est autochtones, on est ici parce qu'on est bons». C'est de dire qu'on existe pas uniquement dans notre culture, mais que notre culture est tellement présentement en danger ou à risque avec le racisme systématique qu'on a cet effet qui nous suit, mais notre lutte, ce n'est pas notre identité. C'est juste quelque chose que les gens peuvent nous aider à porter avec eux. Donc, ça peut être d'être porteur de la réconciliation pendant que la personne peut se reposer et juste exister en tant que personne autochtone.

Andréanne : Excellent. On est maintenant rendues aux questions du public. Il y a quelques personnes qui m'ont écrit pour savoir où c'était possible de visionner le court-métrage dont on a discuté dans la conversation. Juste un rappel que j'ai mis le lien dans le *chat*, mais je l'ai aussi mis, normalement vous devriez le voir, dans la boîte de questions et réponses. Comme ça, normalement, tout le monde a le lien pour aller visionner cela. Très contente que ça suscite autant d'intérêt. On a aussi une question qui est intéressante sur la question du féminisme autochtone. Il y a quelqu'un qui nous demande s'il y a des caractéristiques particulières qui distinguent peut-être le féminisme autochtone d'autres sortes de féminisme. Si c'était possible, peut-être élaborer un peu là-dessus?

Melissa : Je pense que parfois il y a une discussion qui veut exister entre les formes de féminisme. On parle beaucoup du féminisme, mais quand on en parle, on parle beaucoup d'une vision eurocentrée du féminisme, une forme nord-américaine. D'ailleurs, on a pu voir quelques-uns des enjeux des formes de féminismes qui doivent se rejoindre pendant la marche à Washington, le *pussy walk*, où on voyait

une marche pour les femmes avec des petits chapeaux de chat. Il y avait une marche pour les femmes afro-américaines et il y avait une marche pour les femmes autochtones. Elles marchaient pour les femmes, mais elles étaient toutes distinctes. Certains des enjeux liés au féminisme ne sont pas tout le temps liés à la justice sociale ou la justice identitaire ou même certains féminismes vont rejeter les identités de genre multiples ou ce qu'on appelle nous autres l'identité bispirituelle. Et même dans la discussion entre bispiritualité et LGBTQ2S, il y a encore des débats qui existent sur comment on identifie cela. Donc, il faut voir que les discussions sont encore multiples et que la structure de nos formes de féminisme n'est pas toujours la même. Si je peux aller avec mon interprétation de ce que j'ai vu du féminisme autochtone, c'est qu'à l'arrivée des Européens, les femmes avaient déjà des places [...] de pouvoir. On pense beaucoup aux matriarches, mais ce dont on va parler, ce sont des grand-mères, des mères, on va parler d'une pensée qui est plus matrilineaire que matriarcale, parce que patriarche et matriarche, ça veut dire «qui domine», mais matrilineaire et patrilinéaire, c'est plutôt le fait d'être lié à la mère ou à la grand-mère. Donc, chez les Mohawks, par exemple, matrilineaire [...] comme les femmes faisaient pousser le maïs, la courge, le haricot, qu'elles étaient gardiennes de la maison longue, le lien familial était lié aux mères. Donc, si un homme se mariait et divorçait de sa femme, il devait retourner vivre chez sa mère et les enfants restaient chez la femme et le rôle de l'oncle devenait alors plus important parfois que le rôle du père biologique. Si tu arrives chez les nomades comme les Innus, par exemple, là, on va parler beaucoup plus de patrilinéaire parce que le père était le chasseur, les femmes s'occupaient du territoire autour du campement et du campement. On parle même de chasseurs qui étaient assez bons pour avoir deux femmes, mais souvent, ces deux femmes-là, c'étaient deux sœurs. Comme ça, elles pouvaient vivre ensemble sur le même campement et elles prenaient soin du campement. Mais les femmes chassaient aussi. Les femmes avaient des responsabilités énormes et très jeunes. Vous pouvez voir comment les rôles n'étaient pas divisés très clairement [en fonction] de qui a le pouvoir, mais plutôt de quelles responsabilités tu as. Aucun de ces rôles étaient indépendant du rôle de l'autre. On disait tout le temps qu'un homme [qui n'était] pas marié était malheureux, parce qu'il devait se traîner à deux ou trois gars en même temps dans le campement, parce que la femme portait des rôles de transformation de la nourriture, d'entretien du campement, que les hommes pendant qu'ils chassaient ne pouvaient pas faire. Donc, les hommes sans les femmes étaient très malheureux et une femme sans son homme était très malheureuse parce qu'elle dépendait elle aussi de la grosse chasse des hommes. Mais souvent, la petite chasse des femmes aidait à la survie du campement. Donc, c'était vraiment un équilibre du partage des rôles et pas tellement une forme de pouvoir à porter. La parole des grand-mères, par exemple, pouvait prendre préséance sur la parole d'un chasseur. Il y a des histoires qui racontent que le gars dit : «OK, on prend le



campement et on s'en va demain» et sa mère de dire : «Non, on va partir après-demain». Et là, la grand-mère ne défait pas son campement, alors lui, il est pogné pour rester là. Mais ce n'est pas par le pouvoir de la coercition, c'est vraiment le pouvoir de l'équilibre des rôles et de l'importance des femmes et des hommes. Aujourd'hui, la lutte des femmes autochtones [...]. On dit souvent que le féminisme autochtone comprend les femmes, les hommes et les enfants. Et là, on dit que ce n'est plus du féminisme... Pour nous, oui! On lutte pour ça parce que ça va rééquilibrer le rôle des hommes, rééquilibrer la protection des enfants. C'est de dire qu'une communauté, c'est comme une table qui a quatre pattes. Si tu enlèves une patte, la table chambranle et risque de tomber. Donc, souvent, il y a un équilibre qui ne se fait pas entre le rôle des hommes et le rôle des femmes et parfois, dans certaines formes de féminisme, ça va être vraiment de faire un *shift* de pouvoir, [...] un équilibre des rôles et des responsabilités. Plutôt que de guérir les hommes, on doit essayer de redonner du pouvoir aux femmes et parfois, ça crée encore des déséquilibres. Ça inclut même la justice réparatrice, qui est un mot qui n'est pas très populaire présentement dans les formes de féminisme, parce que j'ai essayé d'en parler et ça ne passe pas encore, la justice réparatrice, mais dans les communautés, c'est une forme d'équilibre qui permet la cohésion sociale. Donc, vous voyez que c'est beaucoup de missions, beaucoup de rôles qui existaient déjà qu'on a repris et qu'on a remis de l'avant, mais qui ne sont pas dans une forme de lutte du pouvoir. C'est le contraire. Plutôt que de se mettre au top de la pyramide, on [...] met la pyramide à l'envers et c'est un canot. Donc, tu deviens un peu le responsable et le porteur de ta communauté et c'est ça le vrai leadership, ce n'est pas d'être sur le *top* de la pyramide et d'écraser les autres.

Andréanne : Merci beaucoup! Il nous reste un peu de temps pour peut-être une dernière question. On a environ trois minutes pour y répondre.

Melissa : Il ne fallait pas me poser de question sur le féminisme ! [rires]

Andréanne : Il y a quelqu'un qui nous demande si c'est possible d'avoir une brève explication de ce que c'est la bispiritualité.

Melissa : La bispiritualité c'est de dire que la vision qu'on a aujourd'hui des identités de genre c'est «homme ou femme», «rose ou bleu», «féminin ou masculin». C'est très bipolaire. C'est vraiment la ligne sur qu'est-ce qui existe entre l'homme et la femme, alors que si on pense à la bispiritualité, je vous inviterais à voir une sphère, où comme avec le pôle Nord et le pôle Sud sur la planète, ce sont juste deux pôles, deux points, mais il y a tout le reste de la planète. Moi, je m'identifie comme une femme, je suis hétérosexuelle, pas par choix [rires], mais je trouve que j'ai beaucoup de masculin dans certains aspects, par exemple dans les rôles



que j'aime prendre, dans certaines responsabilités que j'aime moins. C'est comme si je me mettais dans la sphère à quelque part dans le milieu. Vous voyez qu'entre deux points, il y a un déséquilibre et je peux être n'importe où ici. Quelqu'un peut être un homme homosexuel ou bi [...]. La bispiritualité, c'est d'avoir un peu des deux rôles, mais c'est d'exister aussi dans une non-polarité des identités sexuelles [...]. Ces rôles-là existaient dans les communautés autochtones. On a beaucoup de photo d'ailleurs qui viennent du 19e siècle qui montraient l'existence des personnes bispirituelles, ça pouvait être une personne qui était née homme, qui s'identifiait avec son pénis, mais qui s'habillait comme une femme, qui prenait des rôles de femme. Donc, c'est tellement plus complexe que de dire «Qu'est-ce qui fait que tu es homosexuel?», «Qu'est-ce qui fait que tu es lesbienne?». Plutôt que de se mettre dans des espèces de pôles, tu peux exister n'importe où dans ton identité et c'était accepté parce que c'était vu comme si tu avais un peu des deux, que tu étais un peu chanceux, que tu sortais de [cette dichotomie homme/femme] et que tu pouvais avoir des rôles différents. Souvent, c'était des personnes qui étaient aussi vues comme extrêmement avantagées et qui participaient par exemple, pour élever les enfants, qui amenaient beaucoup plus à la communauté qu'aujourd'hui on peut reconnaître le rôle des personnes nommées LGBTQ2S.

Andréanne : Merci beaucoup!

Melissa : C'est bref, mais ça ne fait pas justice à ce que c'est d'être bispirituel, je m'excuse.

Andréanne : Non, on avait plus beaucoup de temps. Merci beaucoup! D'ailleurs, c'est ce qui nous amène à la conclusion de notre rencontre aujourd'hui. Encore merci d'avoir partagé vos réflexions et le fruit de votre expertise aujourd'hui. Comme vous pouvez le voir à l'écran, Annalee de *Drawing Change* a créé une superbe illustration graphique qui illustre notre discussion d'aujourd'hui. La version finale du compte-rendu visuel va être rendue disponible sur notre site web au cours des prochains jours et vous allez pouvoir aussi retrouver le lien vers l'enregistrement et vers la transcription de la séance. Au tout début, en introduction, je vous parlais des outils qui ont été développés dans le cadre du projet. Si jamais vous voulez en savoir plus sur ces outils ou si vous voulez vous inscrire pour participer au déploiement des différents outils, n'hésitez pas à continuer à suivre le projet au cours des prochains mois, tout ça va être annoncé quelque part à la fin de l'été ou à l'automne. Si vous le souhaitez, il est aussi possible de s'inscrire aux prochaines séances du Congrès de partage des compétences. Notre congrès va se terminer le 18 août prochain, donc il reste encore quelques séances, et on va continuer à travers ces séances de mettre en lumière le travail qui est réalisé à travers le Canada pour prévenir et contrer la violence fondée sur le genre sur les campus. Au total, si vous avez assisté à toutes les séances du Congrès, vous



allez avoir entendu parler de 15 outils qui ont été développés par plus de 150 partenaires du projet, incluant nos différentes communautés de pratique. D'ailleurs, je vous invite à consulter notre site web pour l'inscription.

J'aimerais vraiment prendre le temps de remercier, outre Melissa encore une fois, toutes les personnes qui se sont jointes à nous aujourd'hui. On a eu de la chance de vous compter parmi nous. Un dernier petit rappel en quittant de compléter notre formulaire d'évaluation. À nouveau, merci à tous et à toutes et une excellente fin de journée!